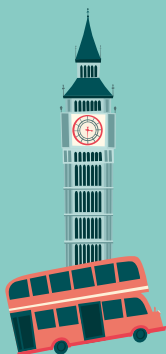
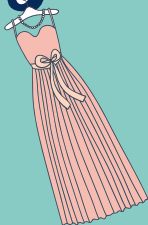


LUCIE CASTEL



Comment
bien rater
son mariage
à Noël



Après le best-seller
Pas si simple


CHARLESTON
POCHE

LUCIE CASTEL

COMMENT BIEN RATER SON MARIAGE À NOËL

Si Scarlett a choisi de se marier à Londres, à Noël, c'est parce qu'elle adore la neige et qu'elle est tombée amoureuse de l'Angleterre autant que des yeux noirs de son prince charmant britannique. Leur histoire n'a pas commencé sous les meilleurs auspices, et la demande en mariage le genou dans la neige, à côté d'une vache suicidaire, n'était pas des plus romantique. Mais maintenant, à une semaine du mariage, il ne peut plus rien arriver, n'est-ce pas ?

Pourtant, il suffit d'un grain – ou, en l'occurrence, un strass de string à paillettes – dans l'engrenage pour que les catastrophes s'enchaînent... Eau contaminée, traiteur et fleuriste fermés, échange de pièces montées... Scarlett et William ne sont pas au bout de leurs peines ! Et c'est sans compter leurs familles respectives qui auront bien du mal à cohabiter... La magie de Noël pourra-t-elle sauver le plus beau jour de leur vie ?

**« C'est drôle, frais et pétillant.
Ce roman m'a fait un bien fou ! »
Manon, de @lalecturedeamanon**

Lucie Castel met à profit son humour cinglant et son imagination débordante pour broser des portraits de personnages au vitriol dans des vaudevilles rythmés. Son premier roman *Pas si simple* a connu un véritable succès en France et à l'international.

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-719-3



9 782368 127193

8,50 euros
Prix TTC France
Rayon: Littérature française



C
CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Un roman aussi surprenant que poignant. L'autrice entremêle à la perfection des thèmes qui ne sont pas forcément évidents à aborder, avec bienveillance et humour. »
Adélina, de @livrovore

« Entre les catastrophes qui s'enchaînent et l'omniprésence de la famille de Scarlett, l'ambiance est assez cocasse et en fera rire plus d'un. Une lecture agréable. »
Clémentine, de @hellynna_

« Un cocktail explosif ponctué de rires et de bonne humeur. On se prend d'affection pour les personnages, qui ont chacun une personnalité assez atypique et font le charme à part entière du roman. »
Eline, de @meslivresdepoche

« J'ai adoré ce roman plein d'humour et de joie ! Une recette 100 % gagnante pour ce roman de Noël qui vous mettra le sourire aux lèvres à coup sûr ! »
Aurélië, de @seize__avril

« J'ai découvert avec plaisir cette jolie comédie romantique. C'est drôle mais également touchant par moments. Un roman pétillant et doux à la fois. »
Floriane, de @les_lectures_de_flofloenael

« C'est un roman qui se savoure et dans lequel on se sent bien. Je vous le recommande pour une lecture qui vous remontera le moral à coup sûr ! »
Alexandra, de @mes_evasions_litteraires

« Cette comédie romantique de Noël est à mourir de rire ! L'autrice mélange romantisme et humour cinglant, ce qui donne un joyeux cocktail détonnant ! »
Chloé, de @lire_encore

« Lucie Castel parvient avec brio et humour à associer un mariage, des personnages caustiques et la plus féerique des fêtes de fin d'année. Un roman de Noël comme j'en ai rarement lu. »
Laura, de @_lesmotsdesautres_

« Pure comédie de Noël, tous les ingrédients sont là pour passer un bon moment. De l'humour à la Bridget Jones, des flocons, et la magie de Noël. »

Marine, de @toiledemots

« Chaque personnage trouve parfaitement sa place afin d'agrémenter l'histoire de sa touche personnelle et unique ! Une bouffée d'air frais. »

Marta, de @leslecturesdemissm

« Gros coup de cœur pour ce livre qui m'a fait mourir de rire tout du long et tiré quelques larmes sur les deux derniers chapitres. La lecture parfaite pour cette saison. »

Carol-Ann, de @bbtiz

« La comédie de Noël par excellence ! Tout y est : l'ambiance hivernale, les péripéties, les notes d'humour, les moments touchants et le tout à quelques jours de Noël. »

Tiphaine, de @je.lis.mes.envies

« Il y a des livres qui vous donnent le sourire quoi qu'il arrive dans votre vie... Celui-ci en fait partie, c'est un vrai concentré de bonne humeur. »

Christel, de @les__miscellanees_de_cookie

« Un roman drôle et cocasse à lire au coin du feu ! Une lecture agréable, de saison, avec beaucoup d'humour et d'attachement aux personnages. »

Leah, de @leahbookaddict

« Une comédie de Noël fraîche, légère, qui vous fera sourire, voire rire, agrémentée de personnages truculents ! Un livre à déposer sous le sapin pour les fans du genre ! »

Carole, de @lafilleaux1001lectures

« Un roman léger et drôle à en mourir de rire. Un véritable page-turner qui m'a donné envie de prendre mon plus beau plaid et de préparer mon meilleur chocolat chaud. »

Katia, de @pauselectures

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,
rendez-vous sur la page

www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

Lucie Castel

COMMENT BIEN RATER
SON MARIAGE À NOËL

Roman



De la même autrice

Aux éditions Harper Collins
La Guerre des papilles, 2019
Qu'est-ce qui fait pleurer les crocodiles ?, 2018
Pas si simple, 2017

Aux éditions Harlequin
Souviens-toi de cette nuit, 2018

Sous le nom de plume Oren Miller,
aux éditions de L'homme sans nom
Le Tyran des songes, 2019
Et Dieu se leva du pied gauche, 2018
À présent, vous pouvez enterrer la mariée, 2017
J'agonise fort bien, merci !, 2016
Le Roi sombre, 2015

Ce roman a été publié en autoédition sous le titre *Comment j'ai failli ne pas me marier à Noël*.

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-719-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

*« Noël n'est pas un jour ni une saison,
c'est un état d'esprit. »*
John Calvin Coolidge.

PROLOGUE

Un 24 décembre dans la campagne du Surrey. Juste devant nous, une vache en travers de la route. Morte. Ou alors très bonne actrice. Et l'impression d'un très mauvais retour de karma.

— Dis-moi que tu sais faire un massage cardiaque, s'inquiète William, les mains aussi crispées sur le volant de l'utilitaire que les miennes sur le couvercle du bocal de transport de HMS Titanic, notre poisson rouge.

— Bien sûr, c'était un module obligatoire à l'école d'archi.

William se penche vers le pare-brise. La masse d'origine bovine gît en travers de la route enneigée, totalement inerte. Pourquoi cette pauvre créature a-t-elle choisi notre voiture pour mettre fin à une existence d'ennui mortel ?

— En fait, je pense qu'il nous faut plutôt un légiste, conclut-il avant d'ouvrir la portière.

Heurter une vache le jour du réveillon et qui plus est alors qu'on transporte les derniers cartons de notre déménagement – et un énorme sapin de Noël. Quel signe l'univers veut-il bien me faire passer ? Ma mère dit toujours : « Ignorer les signes, c'est tirer la langue à Dieu. Tu peux le faire, mais ne t'étonnes pas s'il finit par t'en coller une. » Ma mère a l'âme d'une poétesse.

Cette vache essaie-t-elle de me dire que c'est une mauvaise idée de m'installer avec William, un an tout juste après notre rencontre ? À moins que ce ne soient mes angoisses quant à toute forme d'attachement qui me font voir tout en noir ?

Pourtant, elle m'a tout l'air d'être parfaite cette relation outre-Manche. Je l'ai su dès l'instant où j'ai aperçu cette silhouette longiligne de dandy, avant de m'attarder sur ce visage aux joues creuses et piqué de deux yeux d'un noir absolu, aussi perçants que profonds. William possède ce supplément d'élégance qui le fait se mouvoir avec plus de grâce que le commun des mortels. Cet enthousiasme aurait dû m'alerter – dans la vraie vie, on ne s'emballe jamais aussi vite sans qu'il y ait anguille sous roche ! Ou, en l'occurrence, vache sur sentier enneigé.

— Je ne suis pas sûr qu'elle soit totalement morte, lance-t-il sur le ton d'un des experts de la série éponyme.

Je baisse la vitre.

— Pourquoi, elle vient de te l'annoncer elle-même ?

— Je te rappelle que le sarcasme est une de nos prérogatives, à nous les Britanniques. Ton hexagone et toi, vous avez tiré la carte de la mauvaise foi.

— Je t'ai dit de ne pas prendre cette route. Le GPS t'a dit de ne pas prendre cette route. Et toi, qu'as-tu fait ?

— Je n'ai tenu aucun compte du vote démocratique, répond-il en frottant sa barbe de quelques jours savamment entretenue.

Je pousse un grognement d'exaspération. William a ce don singulier de tirer sur mes nerfs quand ils sont le moins élastiques. Et pourtant, que j'aime cet homme ! Comment en suis-je sûre ? Eh bien, parce que je l'aime autant pour ses défauts que pour ses qualités. Je l'aime même quand je le déteste. Toutes les amoureuses savent exactement de quoi je parle, depuis aussi longtemps que le monde est monde.

Donc, en ce 24 décembre, nous avons un problème de vache. Normal. Quand j'y pense, William et moi sommes coutumiers des situations invraisemblables. Je ne sais pas si c'est le karma – le sien, car bien sûr les Anglais ont plus de choses à se reprocher – mais depuis notre rencontre, tout n'a été qu'une succession d'improbabilités. Il y a un an, à l'aéroport de Heathrow, alors qu'une tempête de neige historique avait cloué au sol tous les appareils l'avant-veille de Noël, je m'étais précipitée aux toilettes pour nettoyer le chai latte que je venais de me renverser dessus. Ce n'était pas les *bonnes* toilettes, elles appartenaient à l'équipe adverse, celle qui peut faire pipi debout et en éprouve un indéniable sentiment de supériorité. William s'y trouvait déjà. Nos reflets se sont croisés dans le miroir, il m'a dit que je m'étais trompée de destination, je lui ai fourni la pire des justifications, mauvaise foi oblige. Et de fil étrange en aiguille encore plus bizarre, ma

sœur et moi nous sommes retrouvées à fêter Noël chez lui, à défaut de pouvoir rentrer à Saint-Malo le célébrer avec maman. J'ai mis une semaine à m'avouer les sentiments qui avaient pourtant éclos dès l'instant où mes yeux avaient rencontré les siens. Par pudeur, par peur d'avoir trop mal si ça ne durait pas, ou n'importe quelle autre excuse bidon qu'on se raconte dans l'espoir puéril de ne plus jamais souffrir. La faute à papa, mort bien trop tôt, bien trop vite, bien trop mal.

Du coup, un suicide de vache, la veille de Noël, ça ne devrait pas trop me surprendre. Et s'il y avait une chance que cette histoire de signes soit vraie ? Je suis amoureuse de William, mais est-ce suffisant pour m'installer dans un autre pays et y acheter une maison aussi vite ? Ou alors c'est parce que je me sens coupable de quitter la France et d'y abandonner ma sœur et ma mère, à peine un an après la mort de papa. Je suis censée être le nouveau pilier de la famille, et qu'est-ce que je trouve à faire ? Je me tire dans un autre pays...

Les signes, Scarlett, elle a raison !

Si ça se trouve, cette carcasse d'animal me dit que je suis en train de fuir le deuil. Que ça va trop vite. J'ai pourtant vraiment essayé d'y aller doucement avec William. Même quand il a été évident que ça devenait sérieux entre nous, j'ai tout fait pour ne rien officialiser. Mes affaires envahissaient chaque recoin de son appartement, mais je le faisais discrètement, et j'avais toujours la possibilité de tout fourrer dans des valises en un temps record. Preuve que notre histoire n'était pas gravée dans le marbre. Sauf que l'histoire a manifestement dérapé : voilà

quelques semaines, nous avons acheté la maison de mes rêves à Shere dans le Surrey, à une heure de Londres. Un imposant cottage en pierres au milieu d'un immense jardin avec de vieux arbres aux troncs noueux. Un cliché *so british*, particulièrement à cette période de l'année où la neige transforme n'importe quel coin de la campagne anglaise en un village du Père Noël. Quand les choses ont-elles bien pu m'échapper à ce point ?

Et maintenant, l'univers me rattrape. Et maintenant, un cadavre de bovin nous barre la route et nous empêche de rejoindre ma mère et ma sœur qui, arrivées hier de France, nous attendent dans notre toute nouvelle maison. Le signe est clair, non ?

— J'appelle la police, m'annonce William en secouant quelques flocons accrochés à ses cheveux châains légèrement gominés.

— Et un prêtre.

Au milieu des effluves boisés du sapin qui envahissent la voiture, je commence à m'énerver. C'est la veille de Noël, alors déménagement ou pas, vache suicidée ou pas, hors de question de louper le réveil-lon ou de le fêter sans tous ses accessoires. C'est comme ça dans ma famille, la fin de l'année est un rituel sacré. Papa en a toujours voulu ain...

Mon téléphone vibre.

Maman.

Dans un monde idéal, je pourrais l'ignorer. Mais, dans le monde réel, cela provoquerait un déchaînement de forces qui me dépasseraient, qui nous dépasseraient tous. Je ne veux pas endosser cette responsabilité. Elle et Mélie, ma sœur, doivent se demander ce qui nous prend autant de temps. Je la

connais : si je ne décroche pas, elle pourrait forcer la France à envahir le Royaume-Uni pour me retrouver. Or, l'histoire l'a maintes fois prouvé, ce n'est pas le meilleur des scénarios. Je décroche.

— Allô, maman, ça va ? Quoi ? Non, il n'y a rien qui cloche dans ma voix. Maman, ce n'est pas parce que je te demande comment ça va qu'il y a forcément un truc qui cloche. C'est la plus élémentaire des politesses. Hein ? Non, ce n'est pas du sarcasme.

Elle est obsédée par le sarcasme. Pour elle, c'est la pire des perversions du langage – même si j'ai toujours pensé que c'était surtout par peur de ne pas le comprendre.

— Nous ne sommes pas très loin de Shere. On en a encore pour vingt... (je m'interromps en regardant William tapoter le flanc de la vache, comme si elle allait lui répondre « entrez ») non, quarante minutes. Oui, il y a beaucoup de monde sur la route. C'est la seule qui va à Shere, forcément, elle est encombrée.

Je sais, je mens à ma mère. Cependant, gardons à l'esprit que si quelqu'un a inventé l'expression « la fin justifie les moyens », c'est bien parce qu'en cas de force majeure, c'est-à-dire quand on est harcelée par sa génitrice au moment le moins opportun, on trouve toujours une échappatoire. Si j'avais parlé de l'incident de la vache, j'aurais provoqué un débat théologique auquel je ne suis clairement pas disposée. Ma mère est d'origine italienne, d'une famille très pieuse, du moins si on considère la foi comme un empilement de superstitions, dont, à trente-trois ans, je n'ai toujours pas fait le compte. Un accident impliquant un animal considéré comme

sacré dans au moins un pays du globe signifiera forcément quelque chose de grave dans le panthéon des croyances de ma mère.

— Quoi ? Promis, on ne prend personne en auto-stop qui pourrait nous massacrer. Où as-tu encore entendu ça ? Il faut que tu arrêtes de regarder les émissions de faits divers. On est en Angleterre, on a plus de chances de rencontrer des ivrognes que des serial killers. Quoi, Jack l'Éventreur ? Maman... Non, je ne lève pas les yeux au ciel... Comment tu sais que je lève les yeux au ciel, d'abord ?

Je ne peux pas m'empêcher de regarder derrière mon épaule. Oui, c'est idiot.

Un gyrophare fait soudain clignoter la ligne d'horizon, et je soupire de soulagement : cette histoire va peut-être se terminer plus vite que je pensais.

— Bon, maman, il faut que je te laisse, la police est là...

Je stoppe net et retiens mon souffle.

Merde.

Paniquée, je hurle :

— Je... je ne t'entends plus ! Ça grésille, je te rappelle, à toute à l'heure, bisous, au revoir, à tout de sui...

Je raccroche et jette l'appareil sur le siège conducteur comme s'il me brûlait les doigts.

Ne craque pas, ne craque pas.

Je cale HMS Titanic sur le siège et sors de la voiture. Une fois dehors, je pourrai prétendre ne pas avoir entendu les 3 427 appels maternels qui vont suivre. Au bout de quelques minutes, la voiture de police s'arrête à proximité du cadavre. Un agent se présente à nous tout en fixant la masse au sol,

et je vois bien à son visage que lui aussi pense que quelque chose s'est mal aligné dans le cosmos.

— Vous ne l'aviez pas vue ? demande-t-il sur un ton qui ne me plaît guère.

Si bien sûr, mais comme on n'a pas eu le temps d'acheter une dinde pour le réveillon, on s'est dit qu'on allait se faire un bon steak. C'est ça, du sarcasme, maman !

— Excusez-moi, mais comme vous pouvez le constater, nous sommes à la sortie d'un virage, la visibilité est quasi nulle. En plus, la route est couverte de neige. D'ailleurs, je m'interroge, pourquoi la route n'a-t-elle pas été déneigée ? C'est très dangereux, la preuve.

— Française, déclare le policier en jetant un regard plein de compassion à William.

De la compassion ? Sérieux ?

— Ça veut dire quoi ?

William tente de me calmer :

— Que tu es française, chérie, c'est factuel.

— Non, ce petit regard en coin n'a rien de factuel. Je suis française, donc je m'énerve et je râle, c'est ça ?

— Eh bien, vous *êtes* en train de râler, commente le policier.

Ses cheveux sont d'un roux naturellement flamboyant, là où le mien me coûte cent vingt euros tous les mois.

— Mais, la situation l'exige ! Cela n'a rien à voir avec mon ADN ou ma nationalité.

Ils me dévisagent.

— Le virage est en épingle. Bon sang, regardez !

Le policier plonge le nez dans un carnet qu'il vient de sortir de son blouson. Je déteste quand les

Britanniques jouent de leur condescendance insulaire. Eux aussi sont adeptes du pétage de plombs, et ce n'est pas parce qu'ils ne l'ont pas accessoirisé d'une ou deux guillotines qu'ils sont plus civilisés que nous.

— Donc, c'est vous qui conduisiez ? interroge-t-il en me jetant un coup d'œil oblique.

Là, c'est le comble !

— Non, ce n'était pas moi. Si j'avais été au volant, je n'aurais pas heurté la vache parce que j'aurais suivi les indications du GPS.

— Elle conduit très bien, c'est vrai, intervient William, sauf quand on l'énerve.

Je lève les bras au ciel. Il ne prend jamais rien au sérieux ! Nous ne savons pas combien de temps nous allons rester coincés sur cette route, ma mère a déjà dû téléphoner à l'Élysée et je vais devoir passer la soirée à la calmer. Je me détourne pour échapper à cet abus de flegme et m'absorbe dans la contemplation du champ rendu éblouissant par une couche de neige à peine froissée. Un petit bonhomme court sur pattes et large comme un tonneau marche droit vers nous. Un curieux, un témoin de la scène ? Ou peut-être... le propriétaire de la vache !

Quelques instants plus tard, l'inconnu nous rejoint. Il a l'air d'avoir une soixantaine d'années. Le policier lui demande de décliner son identité, et une bouillie inintelligible sort de sa bouche. Pourtant, William et le rouquin ont l'air de comprendre, car ils lui répondent tout naturellement. Comme le badaud s'incrute et qu'on le laisse faire, je suppose qu'il s'agit bien du fermier à qui appartient l'animal errant. Si c'est le cas, il fait bien de pointer le bout de son – très gros et très informe – nez.

Quand on a des bêtes dépressives, on met en place des mesures de prévention, de confinement, ou quelque chose du genre approuvé par un service vétérinaire. Éleveur, c'est un métier, il paraît ! L'échange entre les trois hommes se poursuit dans la plus grande courtoisie et je sens le désespoir me gagner. Demain, on y sera encore ! Je commence à piétiner en écrasant la neige qui crisse sous mes bottes. Il fait froid et humide, je vais attraper la tuberculose, c'est certain, et, en prime, des pensées irrationnelles commencent à germer dans ma tête. Des pensées qui, en temps normal et hors situation ubuesque, me paraîtraient ridicules.

N'empêche...

Peut-on parler de coïncidences quand chaque Noël depuis la mort de papa tourne à la catastrophe ? Noël, c'était son truc. Du coup, c'est devenu celui de toute la famille. Et depuis qu'il est parti, tout part en vrille.

Attention, Scarlett, tu en fais des caisses comme d'habitude.

Et si c'était le début d'une succession de drames ? Je délire, je le sens bien. Je me mets à sautiller sur place, autant d'impatience que de froid. Une route de campagne enneigée, une vache et trois Britanniques, combien de temps avant de régler le problème ? À mon avis, un paquet. Je me sens soudain observée.

Pourquoi me fixent-ils tous ?

— Quoi ?

Le paysan s'adresse à moi dans son charabia. Toutefois l'intonation montante à la fin m'indique qu'il s'agit d'une question.

— Je m'excuse, je n'ai rien compris de ce que vous venez de me dire.

— Il demande pourquoi vous n'aimez pas les vaches, décode le policier.

— Je n'ai jamais dit que je n'aimais pas les vaches !

Le rouquin traduit ma réponse, car nos accents respectifs empêchent toute communication entre nous. Le fermier me scanne de la tête aux pieds avant d'enchaîner.

— Il sent que vous ne les aimez pas, continue le représentant de l'ordre, vous vous tenez en retrait.

— C'est n'importe quoi.

— Il dit que vous dégagez de mauvaises ondes.

— Quel est le rapport avec le fait que sa vache se trouvait en plein milieu de la route et non dans son enclos ? William ?

Il ne réagit pas et je sais pourquoi. Il est mort de rire. Intérieurement, bien sûr, car il est génétiquement programmé pour dissimuler ses émotions. Mais j'ai appris à lire dans ses yeux noirs comme dans un livre ouvert. Intérieurement, il pleure de rire.

Super...

Je fais un aparté en français.

— Will, arrête de rire, s'il te plaît.

— Ça me peine beaucoup que tu penses que je me réjouis alors que cette pauvre vache est morte.

— Tu veux un mouchoir, peut-être ?

Je me retiens d'exploser. Je ne vais pas mentir, William sait comment épicer chacune de mes heures, et ça remplit mon cœur de joie autant que d'excitation. Oui, j'aime la finesse de son esprit et son impertinent sens de l'humour. La plupart du temps. Mais pas aujourd'hui. *Aujourd'hui*, il m'énerve. En fait, je remarque que la frontière est mince entre humour et agacement. Le premier désamorçage les situations

de crise alors que le second pourrait l'éloigner de moi. Sérieusement, comment peut-il plaisanter alors qu'on se les gèle, que le flic commence à me regarder comme si je savais qui a tué Kennedy, et que ce faux paysan reste planté là sans rien proposer pour virer sa foutue vache ?

— Tu ne prends rien au sérieux, parfois c'est lourd. Bon, comment comptez-vous déplacer l'animal pour qu'on puisse reprendre la route ? Parce que c'est le réveillon, et j'imagine que vous avez quelque chose de prévu ce soir, non ?

William donne un coup de coude au paysan qui n'a pas compris que ma question s'adressait principalement à lui. Le vieux bonhomme baragouine quelque chose qui tire un grand sourire à William. Je n'ai jamais été du genre paranoïaque, mais ces deux-là ont vraiment l'air de comploter contre moi. D'accord, je suis peut-être bien du genre paranoïaque.

— Il dit qu'il faut la rouler sur le côté, traduit le flic.

— La rouler sur le côté ? Bien sûr, elle est montée sur roues en plus, ça va être facile.

Et voilà que William et le fermier s'agenouillent à côté de la vache et échangent à nouveau des messes basses. À n'en pas douter, je passe pour la rabat-joie de service qui n'a aucune patience. N'empêche qu'ils feront moins les malins quand le *Charles de Gaulle*, diligenté par ma mère, se pointera sur les côtes britanniques. En plus, il fait horriblement froid, pourquoi suis-je la seule à en souffrir ?

— Bien, je constate que tout ceci vous amuse tous, c'est une attitude très mature. Quand vous aurez trouvé une solution, prévenez-moi, je me gèle !

Je tourne les talons en direction de la voiture.

— Attends ! s'exclame William. Ne t'en va pas.

— Oh, rassure-toi, je ne peux pas aller loin, je n'ai aucun sens de l'orientation et HSM Titanic et le sapin sont dans la voiture.

— Non, tu ne m'as pas compris. Je voulais dire : ne t'en va *jamais*.

Qu'est-ce qui lui prend ?

— Quoi ?

— Je... je pense que le moment est parfait.

— Pour faire quoi ?

— Eh bien, j'ai un genou à terre, il y a de la neige partout, et nous sommes tout près de Londres. Tu adores la neige, tu adores Londres. Et j'ai la prétention de croire que tu m'adores aussi.

Je manque d'air. Mes membres se paralysent. Je reste plantée là, raide comme un piquet, aussi réactive que l'infortuné bovidé.

Non, il... il ne va pas faire ça ?

— Épouse-moi, lâche-t-il, les mots voilés par l'émotion. Je devrais mieux te le dire... je n'ai rien préparé. Tout ce que je sais, c'est que je ne peux pas terminer cette journée sans avoir de réponse. Épouse-moi. C'est... c'est tout ce que je veux.

Je ne bouge toujours pas. Et puis, je finis par ouvrir la bouche. Ma voix, je le sens, vacille :

— Tu... tu es sérieux ? Maintenant, tu me demandes en mariage maintenant, ici ?

— Scarlett, je... tu es mon étincelle, sans toi le froid m'envahit. Quand tu râles, tu réchauffes mon cœur. Quand tu es de mauvaise foi, quand tu ris, quand tu soupire, tu enflames ma vie. Et quand tu me regardes, je brûle vif. Je n'ai jamais été autant

convaincu de mon amour pour toi qu'ici sur cette route, à genoux devant cette pauvre vache, à côté d'Irwin.

— Irwin ?

— Le propriétaire de la victime. Mais il préfère qu'on l'appelle Winnie. Il approuve la demande, d'ailleurs. Si ça peut plaider en ma faveur...

Sa voix redevient sérieuse.

— Épouse-moi, Scarlett, ne me laisse pas dans le froid.

Ma vie défile devant mes yeux. C'est une folie. Une pure folie. Ma voix s'envole :

— Oui !

Winnie baragouine. Je contourne la vache et me précipite dans les bras de William qui a à peine le temps de se relever et manque de trébucher au sol. Je m'en fiche. Nous nous embrassons comme il y a un an, à l'aéroport de Heathrow, quand il m'a demandé de tenter l'aventure, de faire le voyage, pour voir où ça nous mène. Je sens les flocons glisser sur mes joues. Quand je rouvre les yeux, je les vois scintiller autour de moi. Je *sais* qu'ils scintillent et je veux graver cette image dans mon esprit.

Nous y sommes. Le miracle de Noël fait descendre sur nous sa magie.

Un mugissement perce l'air. Le corps de la vache tressaille et après plusieurs contorsions énergiques, l'animal se remet sur ses pattes. Winnie laisse échapper un cri de joie et enlace son encolure. Même moi, j'ai envie de l'embrasser.

Nous sommes le 24 décembre.

C'est le réveillon.

CHAPITRE I

Un an plus tard. À quelques jours près...

Vendredi 16 décembre

La météo annonce de la neige dans un avenir plus ou moins proche, elle ne saurait le dire. Le suspense, c'est son grand truc à la météo. Je prie très fort que le ciel gris et bas qu'on se traîne depuis quarante-trois jours ne se dégrade qu'après mon mariage. Même si la salle de réception ne se trouve pas loin de ma maison, j'imagine la galère s'il tombe quarante centimètres.

— Un flocon, annonce ma sœur Mélie.

— Hein ? Où ça ?

— Disparu. Tu sais, les flocons ont une durée de vie très brève. C'est ce qui fait leur préciosité.

La nervosité me gagne. Au contraire de Mélie : ma sœur est principalement constituée d'étrangeté et de bizarrerie, elle possède ses propres

codes qui ne fonctionnent que dans son monde. Et parfois, quand il lui arrive de faire un petit tour dans le nôtre, personne ne comprend ce qu'elle dit. En fait, elle n'a pas toujours été si perchée. Mais un jour, quand elle avait sept ans, elle a voulu « goûter la cime des arbres », alors elle a grimpé, haut, tout en haut, et puis elle a glissé. Six mois de coma plus tard, elle revenait parmi nous, mais les médecins ont dit qu'elle n'était plus tout à fait comme avant, qu'elle ne le serait plus jamais. Ma mère les a corrigés : Mélie n'était pas revenue seule, elle avait réussi à retenir entre ses doigts des bouts d'ange qui la font briller d'une manière que tout le monde ne peut pas comprendre. Moi, je crois qu'elle a visité le multivers.

Allez, Scarlett, prends sur toi, tout va bien. Ce n'est que de la neige.

Nous entrons dans Londres. Le GPS indique que nous serons arrivés à destination dans quelques minutes à peine.

— C'est bizarre cette manie des Anglais de rouler dans le mauvais sens. On sait d'où ça vient ? demande ma mère (que je n'aurais jamais dû laisser monter dans cette voiture). Si presque tous les autres pays ont choisi l'inverse, c'est quand même bien parce que c'est une idée de merde, de rouler à gauche.

— C'est essentiellement pour nous faire remarquer, répond Thomas, mon futur beau-frère, à l'arrière du véhicule.

— Pour ça, vous avez déjà votre reine, non ? réplique ma mère.

Mes tempes se mettent à bourdonner. Il y a environ une semaine, ma sœur et ma mère sont arrivées pour m'aider aux derniers préparatifs de la cérémonie. Et depuis qu'il s'est fait plaquer par son petit ami, j'ai l'impression que Thomas vit aussi chez nous, bien que je n'en aie pas la preuve formelle. Il y a donc beaucoup trop de monde dans mon espace vital. Si j'ai réussi à tous les occuper jusque-là, aujourd'hui, je comptais rendre visite à mon *wedding planner* en centre-ville pour consacrer quelques heures à ma petite personne – et seulement à elle. Loupé.

— Je n'ai toujours pas compris pourquoi vous avez tenu à m'accompagner. C'est vraiment du détail, vous aviez mieux à faire que de vous taper le monde et les bouchons.

— Non ! répondent en chœur ma mère et le frère de William.

Ah oui, vu comme ça...

Mon *wedding planner*, Mauricio Keynes, m'attend à son bureau dans le nord de Londres, pour valider, entre autres, la composition des centres de table. J'aurais pu le faire par téléphone, mais sur le moment, j'ai imaginé pouvoir passer quelques instants seule dans les rues décorées et chatoyantes de Londres. Une petite balade en solitaire au pays de la magie des fêtes de Noël, avec ses vitrines aux marionnettes articulées et ses salons de thé croulant sous les guirlandes et les gâteaux au pain d'épices. Pendant ce temps, ma mère aurait refait toute la décoration de ma cuisine, Thomas aurait pleuré sur sa condition de célibataire dépressif et tout aurait été parfait. Était-ce trop demander ?

— Parce que je vais en avoir pour cinq minutes, en fait...

— J'ai l'impression que tu ne veux pas de l'aide de ta mère ni de ta sœur pour ton mariage ? C'est bien ce que tu sous-entends ?

Don't feed the Kraken.

— Ni même de ton futur beau-frère, déjà rejeté par tout le monde, ajoute Thomas avec mesure, comme à son habitude.

— Bien sûr que non. C'est juste que c'est un rendez-vous pour confirmer des ornements de tables, ce n'est pas non plus le choix de la robe. Et puis, je voulais en profiter pour faire du lèche-vitrine, voilà, et tu as horreur de ça, maman.

— J'ai horreur de ça à Saint-Malo, parce que je connais les magasins par cœur ! Mais ici, c'est un autre monde. En plus, il y a plein de belles décorations, comment tu peux croire que je n'aime pas ça ?

— Ta mère a raison, elle est un peu légère ton explication, commente Thomas, jamais le genre à souffler sur les braises.

— Un deuxième flocon.

— Mélie, s'il te plaît, arrête avec ton décompte, tu me stresses !

— Tiens, avale ça, ordonne ma mère en sortant de son sac un sachet en plastique contenant ce qui ressemble à des petits bonbons jaunes.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Tu n'as pas confiance en ta mère ?

Pour la médication ? Non.

— Si, j'aimerais juste savoir ce que j'avale.

— J'aurais dû me poser cette question plus souvent, soupire mon futur beau-frère.

Thomas et William n'ont rien en commun. Quand le second campe sur sa réserve et son cynisme britannique, le premier ne s'épanouit que dans la théâtralité et l'excès. Son petit ami, Moshe, officieusement depuis cinq ans, officiellement depuis un an et demi, vient de le quitter pour leur kiné. Depuis, il traîne son spleen dans toutes les pièces de notre maison.

Comme d'habitude, William s'est imposé le devoir de faire en sorte que son petit frère aille mieux. Je ne suis pas certaine qu'il soit le mieux placé pour ça, mais depuis leur plus tendre enfance, leur tandem fonctionne ainsi : William tire, Thomas se laisse traîner. William arrange, Thomas embrouille. Une relation que je me garderais de juger déséquilibrée. Pourtant, elle l'est, depuis ce fameux accident que William ne se pardonne pas. Trois gamins qui chahutent, une vitrine en verre qui dégringole, laissant Thomas quasi borgne, et William qui s'accuse pour éviter que son frère ne s'attire le courroux d'une mère tyrannique. Une histoire digne d'un roman de Dickens, et, vingt ans plus tard, on en est toujours là.

— C'est du yuzu confit, affirme ma mère, c'est antistress.

— N'importe quoi. Je n'ai jamais entendu dire que le yuzu était un calmant.

— D'accord, tu crois que je suis le genre de personne qui donnerait n'importe quoi à ses propres filles pour les soigner ?

Penses-tu !

Si Mélie et moi sommes encore en vie, c'est uniquement parce que notre système immunitaire a muté pour supporter les décoctions de sorcière